

CHRISTY
LEFTERI

Les Oiseaux chanteurs

ROMAN

Par l'auteure de
L'APICULTEUR D'ALEP
vendu à un million d'exemplaires

SEUIL

LES OISEAUX CHANTEURS

CHRISTY LEFTERI

LES OISEAUX CHANTEURS

Traduit de l'anglais
par Karine Lalechère

ÉDITIONS DU SEUIL
*57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e^*

Titre original : *Songbirds*

Éditeur original : Zaffre, an imprint of Bonnier Books, UK

© Christy Leftery, 2021

French translation rights arranged through Vicki Satlow of The Agency srl

ISBN 978-2-02-147866-2

© Éditions du Seuil, 2022, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.355-2 et suivants du Code de propriété intellectuelle.

www.seuil.com

1

Yiannis

Un jour, Nisha a disparu et elle s'est transformée en or. Elle s'est transformée en or dans les yeux de la créature qui se tenait devant moi. Elle s'est transformée en or dans le ciel matinal et dans le chœur des oiseaux. Plus tard, je l'ai reconnue dans la mélodie chatoyante de la domestique vietnamienne qui chantait chez Theo. Et puis dans les visages et les voix de toutes les femmes de ménage qui ont déferlé dans les rues comme un fleuve en colère, exigeant d'être vues et entendues. C'est là que vit Nisha désormais. Mais revenons un peu en arrière. Il faut revenir en arrière.

2

Petra

Le jour où Nisha a disparu, nous avions fait une excursion en montagne. Toutes les trois. Nous avions enfilé nos chaussures de randonnée et attendu le bus qui monte au mont Troodos seulement deux fois par jour. Normalement, elle sortait seule, le dimanche, mais, exceptionnellement, elle avait décidé de nous accompagner, Aliki et moi.

Le cadre était enchanteur. La brume automnale s'enroulait autour des fougères, des pins et des chênes noueux. Le massif du Troodos a surgi de la mer il y a des millions d'années, créé par la collision des plaques tectoniques africaine et européenne. L'écorce océanique est encore visible par endroits. Les formations rocheuses, où affleurent des filons et des laves en coussin, semblent revêtues de peaux de serpent.

Je suis fascinée par les débuts. Cela me rappelle une histoire que ma tante me racontait dans le jardin à l'arrière de la maison : *Une fois le monde achevé – Petra, tu m'écoutes ? –, le Créateur secoua les mains pour se débarrasser des restes*

d'argile. Ils tombèrent dans la mer et donnèrent naissance à cette île.

Oui, je suis fascinée par les débuts. En revanche, je n'aime pas les fins, mais je suppose que ce n'est pas très original. La fin peut être là, sous nos yeux, sans qu'on le soupçonne un instant. Un jour, on prend le café avec un ami, persuadé qu'il y aura beaucoup d'autres occasions, et puis on découvre que c'était la dernière fois.

Aliki ramassait des feuilles mortes, tandis que Nisha et moi étions assises sous le chauffage, sur la terrasse de l'une des petites tavernes qui se trouvaient le long du sentier de randonnée. Notre conversation est restée gravée dans ma mémoire.

– Madame, dit-elle soudain. Je peux vous demander quelque chose ?

Je hochai la tête. En face de moi, elle se tortilla sur son siège.

– J'aimerais prendre ma soirée pour…

– Mais Nisha, tu as déjà eu ta journée entière !

Elle se tut. Aliki ramassait des brassées de feuilles qu'elle entassait sur un banc. Nous la regardions toutes les deux.

Nisha avait décidé de passer son dimanche avec nous, de faire cette excursion avec Aliki et moi. Je n'avais aucune raison de lui accorder un congé supplémentaire.

– Nisha, tu as eu ta journée. Le soir, j'ai besoin de toi. Il faut aider Aliki à faire son cartable, puis la coucher.

– Madame, la plupart des autres femmes ont aussi leur dimanche soir, répondit-elle lentement.

– Je suis sûre que leurs employeurs ne les autorisent pas à traîner dehors à des heures indues.

Elle fit mine de ne pas m'avoir entendue.

– Je ne pense pas que Madame a quoi que ce soit de prévu, ce soir, reprit-elle, glissant vers moi un regard rusé avant de

retourner à son café. Peut-être que Madame pourrait coucher Aliki, exceptionnellement ? Je travaillerai dimanche prochain, pour rattraper.

Je m'apprêtais à lui demander où elle voulait aller. Qu'y avait-il de si important pour qu'elle souhaite bouleverser nos habitudes ? Peut-être lut-elle la désapprobation sur mon visage, mais aucune de nous deux n'eut le temps de prononcer un mot, car une avalanche de feuilles se déversa soudain sur nous. Nisha poussa un glapissement théâtral. Agitant les mains en l'air, elle poursuivit Aliki qui cavalait sur un sentier s'enfonçant dans la forêt. Un instant plus tard, je les entendis rire et jouer comme des gamines derrière les arbres, tandis que je terminais mon café.

Nisha ne remit pas le sujet sur le tapis. À notre retour, elle prépara du dahl. La maison embaumait les oignons, les piments verts, le cumin, le curcuma, le fenugrec et les feuilles de curry. Je la regardai faire revenir les oignons, mélanger les épices aux lentilles corail, et ajouter un trait de lait de coco. J'en avais l'eau à la bouche. Nisha savait que c'était mon plat préféré. J'allumai un feu dans le salon. Il avait plu dans l'après-midi. Par la fenêtre, je vis que Yiakoumi avait déroulé son auvent en toile et que les pavés humides scintillaient sous les lumières chaudes de sa boutique d'antiquités.

Nous n'avions pas le chauffage central. Nous mangeâmes blotties autour de la cheminée, nos bols de curry sur les genoux. Nisha me servit un verre de *zivania* aux parfums de caramel et de muscat, et je sentis l'eau-de-vie réchauffer mon corps engourdi par la fraîcheur de l'air. Puis elle interrogea Aliki sur sa table de neuf.

– 7 fois 9 ?

– 63 !

– Bien, et 9 fois 9 ?

– 81 ! Ça ne sert à rien, Nisha.

– Pourquoi ?

– Je connais ma table de 9.

– Tu n'as pas révisé.

– Pour quoi faire ? Je sais comment ça marche. Si tu me demandes combien font 7 fois 9, je sais que la réponse commence par 6. Et que le second chiffre, c'est toujours celui d'avant, moins 1. Par exemple, 8 fois 9 font 72, 7 et 2.

– Tu es une petite maligne, mais je vais continuer à t'interroger quand même.

– Si ça t'amuse.

Aliki haussa les épaules en soupirant, afin de bien montrer qu'elle consentait à perdre son temps uniquement pour lui faire plaisir. Elle avait l'effronterie d'une fillette de neuf ans.

Oui, je me souviens très bien de la scène, Aliki qui dévorait son dahl, bâillait et répondait aux questions d'une voix forte, Nisha qui accordait toute son attention à ma fille, m'adressant à peine la parole. La télé était allumée, les informations en sourdine : des images de réfugiés secourus par des garde-côtes au large d'une île grecque. Un plan sur un enfant que quelqu'un porte jusqu'à la rive.

J'aurais sans doute oublié les détails, si je ne m'étais pas repassé cette soirée des dizaines de fois, comme on revient sur ses pas pour retrouver un objet précieux perdu dans le sable.

Allongée sur le dos, Aliki agitait les pieds en l'air.

– Assieds-toi, la gronda Nisha. Tu vas vomir. Tu viens de manger.

Aliki fit la grimace mais obéit. Elle se redressa sur le canapé, face à la télévision, les yeux sur les visages des gens qui sortaient péniblement de l'eau.

Nisha remplit mon verre une troisième fois. Je sentais le sommeil me gagner. Je regardai ma fille. Une géante : elle a toujours été trop grande pour moi. Ses boucles forment une crinière si volumineuse que je ne peux pas les encercler de mes mains. Des boucles aussi épaisses que des tentacules ; elles semblent défier la pesanteur, comme si Aliki habitait un royaume sous-marin.

À la lueur des flammes, je remarquai que le visage de Nisha avait la pâleur d'une figue au sirop délavée. Elle croisa mon regard et m'offrit un petit sourire plein de douceur. Je tournai la tête vers Aliki.

– Ton cartable est prêt pour demain ?

Elle était concentrée sur l'écran.

– Nous allons nous en occuper tout de suite, n'est-ce pas Aliki ?

Nisha se leva vivement et débarrassa la table basse.

Ma fille ne me parlait plus vraiment. Elle ne m'appelait jamais maman, ne s'adressait jamais directement à moi. Une graine de silence avait germé entre nous, elle avait poussé et s'était enroulée autour de nous, au point qu'il était devenu presque impossible de communiquer. La plupart du temps, Nisha nous servait d'intermédiaire. Nos rares conversations étaient d'ordre pratique.

Je regardai Nisha humecter le bout d'un mouchoir pour essuyer une tache sur le jean d'Aliki, avant de porter les bols et les cuillères à la cuisine. Peut-être était-ce l'alcool, ou bien l'excursion en montagne, en tout cas, je me sentais plus fatiguée que d'habitude. J'avais l'esprit et les membres lourds. J'annonçai que j'allai me coucher. Je m'endormis aussitôt et n'entendis même pas Nisha mettre Aliki au lit.

3

Yiannis

Le jour où Nisha a disparu, avant même de savoir qu'elle n'était plus là, je me suis retrouvé nez à nez avec un mouflon dans la forêt. J'étais sidéré. Cet ancêtre du mouton est un animal farouche et rare. Épris de solitude, il vit généralement en montagne, loin des hommes. Je n'en avais jamais croisé dans la plaine, et jamais aussi à l'est. En fait, si je racontais avoir vu un mouflon sur la côte, personne ne me croirait et la nouvelle ferait les informations nationales. J'aurais dû me rendre compte que quelque chose n'allait pas. Parfois, la terre nous parle. Elle nous transmet un message. Encore faut-il être capable de la regarder et de l'écouter avec notre âme d'enfant. Mon grand-père m'avait appris à déchiffrer son langage. Puis je l'avais oublié. Et ce jour-là, face au mouflon doré, je n'y ai pas pensé.

Tout avait commencé par un bruit de feuilles mortes froissées. On était fin octobre. J'étais en train de récupérer les oiseaux chanteurs que j'avais capturés. À l'aube, j'avais roulé

en direction de la côte, pour me rendre à l'ouest de Larnaca, près des villages d'Alethriko et d'Agios Theodoros. C'était une zone boisée couverte d'oliviers et de caroubiers sauvages, de vergers d'orangers et de citronniers. Il y a aussi une forêt d'acacias et d'eucalyptus : l'Eldorado du braconnier. Aux petites heures du jour, j'avais placé mes gluaux, une centaine de baguettes enduites de colle, stratégiquement cachés dans les arbres et les buissons où les oiseaux venaient picorer. J'avais également dissimulé parmi les feuilles des appeaux acoustiques à piles. Puis j'avais déniché un endroit abrité où j'avais allumé un feu.

En guise de brochettes, j'utilisais des branches d'olivier pour rôtir du fromage halloumi et du pain. J'avais une bouteille Thermos de café fort dans mon sac à dos, et un livre pour passer le temps. Je n'avais pas envie de songer à Nisha, à ce qu'elle m'avait dit la veille, à son expression sévère quand elle avait quitté mon appartement, à sa mâchoire crispée.

Ces pensées flottaient autour de moi parmi les chauves-souris, et je les repoussais une par une. Je me réchauffais, mangeais et écoutais le chant des oiseaux dans le noir.

Un jour de chasse comme un autre.

Je m'étais endormi près du feu et je rêvais que Nisha était faite de sable. Elle se désagrégeait sous mes yeux comme un château sur la plage.

Au lever du soleil, j'étais prêt à me mettre en route. Je bus une dernière gorgée de café et vidai le reste sur les flammes. Puis je piétinai les braises et m'empressai d'oublier mon rêve. Les bois s'éveillaient tout doucement. Une expédition de ce genre me rapportait facilement 2 000 euros, et la matinée s'annonçait prometteuse : il y avait pas loin de deux cents fauvettes à tête noire sur les gluaux. Ces oiseaux valent leur pesant d'or. Des passereaux migrateurs qui fuient les rigueurs

de l'hiver européen et vont passer la saison froide en Afrique. Ils arrivent par l'ouest et les montagnes, et font halte sur notre île avant de traverser la mer pour rejoindre l'Égypte. Au printemps, lorsqu'ils font le voyage dans l'autre sens, ils viennent de la côte sud. Ils sont si petits qu'on ne peut pas les tirer au fusil. C'est aussi une espèce menacée, et donc protégée.

Je redoutais ce moment entre tous. Je jetai un coup d'œil derrière moi, persuadé que, cette fois, je serais pris et jeté en prison. Que ma vie était fichue. C'était mon point faible : la peur, l'anxiété, avant d'achever les oiseaux. Mais la forêt était paisible, pas un bruit de pas. Uniquement les gazouillis et le vent dans les branches.

Je décollai une fauvette, détachant délicatement ses plumes. Elle avait dû se débattre de toutes ses forces. Plus les oiseaux tentent de se dégager, plus ils s'engluent. Je sentais son petit cœur battre dans mes paumes. Je plantai mes dents dans son cou pour abréger ses souffrances et la laissai tomber sans vie dans un grand sac-poubelle noir. C'est la façon la plus humaine de les tuer : une morsure franche.

J'avais rempli un premier sac, et j'étais en train de retirer avec la bouche les plumes et les baies collées aux baguettes, afin de pouvoir les réutiliser, lorsque j'entendis craquer des feuilles.

Merde. Je me figeai, retenant mon souffle. Je scrutai la forêt autour de moi. Il apparut alors, dans une petite clairière entre les fourrés. Le mouflon m'observait. Il se tenait dans l'ombre longue des arbres et il fallut une variation de la lumière pour que je voie ce prodige : au lieu d'être brun et roux, son manteau à poils ras était doré, ses cornes recourbées couleur bronze. Quant à ses yeux, ils avaient la même nuance que ceux de Nisha : des yeux de lion.

Je devais rêver, j'étais encore endormi près du feu.

Je fis un pas en avant, il en fit un en arrière. Mais son port était solide et fier, son regard planté dans le mien. Très lentement, je laissai glisser mon sac à dos de mes épaules et j'en sortis un quartier de pêche. L'animal piétina et baissa la tête, si bien qu'à présent il m'examinait par en dessous, mi-méfiant, mi-menaçant. Je plaçai le fruit dans ma paume et je tendis la main. Je ne bougeais plus, aussi immobile qu'un arbre. Je voulais qu'il s'approche.

Sa beauté fit remonter à ma mémoire un souvenir très net. En mars dernier, j'étais allé me promener avec Nisha dans le massif du Troodos. Elle aimait faire de longues balades le dimanche matin, quand elle ne travaillait pas. Elle m'accompagnait souvent en forêt pour ramasser des champignons et des escargots, cueillir des asperges sauvages et des mauves. Ce jour-là, justement, j'espérais apercevoir un mouflon. Peut-être au plus profond des bois ou sur un sommet, tout près du ciel. Nous étions si haut qu'elle avait glissé sa main dans la mienne.

– Donc, on cherche un mouton ?

– Si on veut, oui.

– Des moutons, j'en ai vu plein.

Une lueur moqueuse brillait dans ses yeux.

– Je t'ai dit qu'il ne ressemblait pas à un mouton normal. C'est un animal magique.

– D'accord, alors, on cherche un mouton qui ne ressemble pas à un mouton.

La main en visière, elle feignait de scruter le paysage.

– Oui, répondis-je sobrement.

Cela l'amusa, et son rire s'envola vers le ciel immense. À cet instant, j'eus le sentiment de la connaître depuis toujours.

Nous arpentions la montagne depuis des heures et nous nous apprêtions à faire demi-tour pour rentrer avant la nuit,

lorsque j'en aperçus un, au bord d'une falaise abrupte. C'était une femelle : ses cornes recourbées étaient plus petites et elle n'avait pas de touffe de poils rêche sous le cou. Je la montrai à Nisha.

L'animal nous avait repérés. Il se tourna vers nous, sous les yeux émerveillés de Nisha.

– Qu'il est beau ! Il ressemble à un chevreuil.

– Je te l'avais dit.

– Aucun rapport avec un mouton.

– Tu vois !

– Il a le poil lisse et brun… Et l'air si doux. On dirait qu'il va nous parler. On a vraiment l'impression qu'il veut nous dire quelque chose, tu ne trouves pas ?

Je ne répondis pas. Je regardais Nisha regarder le mouflon, le visage rayonnant de curiosité.

Les couleurs de la forêt semblaient étinceler dans ses yeux, comme si une énergie secrète, un animal agile caché parmi les arbres s'était soudain réveillé en elle. Elle me lâcha la main pour faire quelques pas. À ma plus grande surprise, le mouflon s'éloigna du bord de la falaise, se dirigeant vers nous. Je n'en avais jamais vu s'approcher d'un être humain. Immobile, la main tendue, Nisha respirait la douceur. Mais on sentait aussi une fièvre, concentrée dans son regard. Il brûlait d'une émotion que je ne reconnaissais pas.

À cet instant, je me sentis très loin d'eux. J'avais l'impression que l'animal et elle partageaient quelque chose qui me dépassait.

Quelques secondes plus tard, elle se tournait vers moi pour m'embrasser. Un baiser très tendre.

L'aube qui se levait sur la forêt et le souvenir de cette journée me transpercèrent le cœur. Le mouflon me regardait,

fasciné, la tête légèrement inclinée, émettant un son qui ressemblait à une question. Une question d'un seul mot.

– Je ne te ferai aucun mal.

Ma voix me parut soudain très forte, troublant la paix des lieux. L'animal secoua la tête et recula encore d'un pas.

– Pardon, dis-je, plus doucement.

Pour la première fois, il détourna les yeux. Il semblait regarder les oiseaux à côté de moi.

– D'accord. Je comprends. Pour toi, je ne suis qu'une brute sanguinaire qui essaie de t'amadouer avec une pêche.

J'eus un petit rire, comme si le mouflon pouvait apprécier l'ironie de la situation.

Je jetai le quartier de fruit par terre, avant de regagner à reculons l'ombre des arbres. Je restai là un moment à admirer la force et la beauté de l'animal. Il était parfaitement immobile, puis il repéra quelque chose à gauche. Alors, il me tourna le dos pour s'enfoncer dans la forêt.

Je terminai de relever mes gluaux aussi rapidement que possible, pressé de rentrer et de retrouver Nisha. J'avais hâte de lui parler de ce que j'avais vu. J'espérais que le récit de cette rencontre la ferait rayonner de nouveau.

4

Petra

Un bruit me réveilla en pleine nuit. Le fracas d'une fenêtre brisée ou d'un verre violemment jeté par terre. Ça venait du jardin, j'en étais certaine. Le réveil sur ma table de chevet affichait minuit. Était-ce le vent ? Mais il n'y avait pas un souffle d'air, et, à présent, le silence régnait. Un chat, peut-être ?

J'enfilai mes pantoufles. J'ouvris la grande porte vitrée donnant sur le jardin. C'était une claire nuit de pleine lune. J'habite une maison vénitienne de deux étages dans la vieille ville, à l'est des rues Ledra et Onasagorou menant à la ligne verte qui divise Chypre depuis 1974. Située dans les eaux cristallines de l'est de la Méditerranée, notre petite île est depuis longtemps à la croisée des influences de l'Europe et de l'Orient. Nous avons été occupés par les Ottomans. Nous avons été colonisés par les Anglais. Puis les Grecs et les Turcs ont fait de notre territoire un champ de bataille, jusqu'à ce que les forces de maintien de la paix de l'ONU interviennent et tracent une frontière entre le Nord et le Sud. Cette partition continue de

préserver un *modus vivendi*, bien que la question de la réunification revienne constamment dans l'actualité. Nous habitons à Nicosie, côté grec, à deux pas de la ligne verte. Petite fille, je croyais que la rue conduisait littéralement au bout du monde. Il n'y a pas de violence entre nos voisins turcs au Nord et nous, mais la paix est fragile.

Nous occupons uniquement le rez-de-chaussée de la maison. Nos deux chambres donnent sur le jardin. Depuis deux ans, je loue le premier étage à un homme appelé Yiannis, qui vit de la cueillette des herbes sauvages et des champignons. Un peu ours, mais fiable. Il paie en temps et en heure. Le deuxième étage est vide, ou peuplé de fantômes, comme ma mère se plaisait à le dire, au risque de s'attirer les moqueries de mon père. Il répondait toujours : *Les fantômes sont nos souvenirs. Ni plus ni moins.*

Dans le jardin, il y a un bateau. L'ancienne barque de pêche de mon père, qui porte les mots *La Mer au-dessus du ciel* tracés en bleu sur la coque. La peinture s'écaille et le bois se désagrège. C'est un bateau qui a beaucoup navigué. Avant, quand j'étais en proie à l'insomnie, je distinguais parfois Nisha assise dedans, scrutant les ténèbres. Il manque une rame – je ne crois pas l'avoir jamais vue –, mais quelqu'un l'a remplacée par une branche d'olivier. Mon lit se trouve à côté de la fenêtre et je pouvais la voir entre les persiennes. Je me demandais à quoi elle pensait, seule ainsi en pleine nuit.

Ce soir-là, cependant, elle n'était pas dans le jardin. Je cherchai dans le noir ce qui avait pu me réveiller. Je m'attendais presque à sentir sous mes pieds le craquement du verre. Mais rien ne semblait cassé ni déplacé.

La lune éclairait les courges, le jasmin et les plantes grimpantes, le cactus et le figuier dans le coin à droite, près de la porte-fenêtre d'Aliki. Au centre, légèrement surélevé, se

dressait l'oranger dont les racines avaient fendillé le béton. Petite fille, j'avais le sentiment que cet arbre dominait discrètement le jardin.

Tout était immobile. Immobile et silencieux. Pas une feuille ne frémissait. Près des marches qui montaient chez Yiannis, je découvris l'origine du bruit : une tirelire en céramique blanche que j'avais depuis l'enfance s'était brisée. Des centaines d'anciennes livres chypriotes formaient des petites flaques d'or sur le sol.

C'était le genre de tirelire qu'il fallait casser pour accéder au trésor à l'intérieur. Je me revoyais glisser des pièces dans la fente, songeant au jour où je récupérerais mon magot. C'était ma tante Kalomira qui l'avait faite pour moi, à Lefkara, le village où elle vivait avec son mari, un homme qui se régalait de testicules de bouc, de cervelle, et d'yeux d'agneau assaisonnés de citron et de sel. J'avais regardé ma tante façonner la tirelire sur un tour de potier. Mon oncle m'avait offert un œil. J'avais refusé. Ensuite, elle l'avait peinte en blanc et avait dessiné un petit chien amusant. Quand ma mère et moi étions retournées la voir quelques semaines plus tard, mon cadeau m'attendait sur une étagère.

Je n'avais jamais trouvé la bonne occasion pour casser ma tirelire. Les pièces étaient restées à l'abri dans son ventre, comme des vœux ou des rêves secrets, rescapés de l'enfance.

Qui l'avait donc brisée ? Comment était-elle tombée de la table de jardin ?

Je décidai d'aller me recoucher. Nisha s'en occuperait le lendemain matin.

Bien au chaud sous les draps, je songeai à ma mère.

– Que feras-tu de tout cet argent ? m'avait-elle demandé.

– Je m'achèterai des ailes !

– Des ailes d'oiseau ?

– Non, plutôt des ailes de lucioles. Elles seront transparentes. La nuit, je volerai dans le jardin et je brillerai dans le noir.

Ma mère avait ri et m'avait embrassée.

– D'une manière ou d'une autre, tu seras mignonne à croquer.

Le souvenir s'évanouit et j'éprouvai un cuisant sentiment de culpabilité, songeant que je ne partageais ni paroles, ni rêves, ni rires avec ma fille. Comment l'avais-je perdue ?

Ou était-ce elle qui m'avait perdue ?

5

Yiannis

Je rentrai de la chasse en début d'après-midi. Je me réjouissais à l'avance de pouvoir dire à Nisha que j'avais vu un mouflon dans la forêt. Je voulais lui décrire sa beauté singulière, son rare pelage doré, ses étonnants yeux de lion.

Plus j'y pensais, plus je me rendais compte que j'allais passer pour un fou. Mais je savais que Nisha m'écouterait. Elle me regarderait comme si j'étais dérangé et hocherait lentement la tête. Malgré tout, elle proposerait qu'on y retourne ensemble en fin de journée, pour qu'elle voie par elle-même.

Je frappai à la porte-fenêtre de sa chambre et j'attendis. Normalement, j'entendais presque aussitôt ses tongs claquer sur le marbre, mais, ce jour-là, seul le silence me répondit. Je réessayai, patientai encore quelques minutes, toquai une troisième fois et laissai passer cinq minutes supplémentaires. Elle avait dû sortir faire des courses. Ou elle était à l'église. Il lui arrivait d'allumer un cierge, même si elle n'était pas chrétienne. Elle appréciait la paix du lieu. À l'église, on ne

lui demandait rien, on ne la reprenait pas d'un claquement de langue réprobateur, on ne secouait pas la tête en la regardant. Personne ne l'embêtait. On ne voyait qu'une bonne chrétienne priant parmi d'autres bons chrétiens. Là-bas, disait-elle, on est tous égaux, tant qu'on est croyant.

Puisqu'elle n'était pas là, je montai chez moi pour plumer les oiseaux. Assis sur un tabouret dans la chambre d'amis, je les nettoyai un par un, et les jetai au fur et à mesure dans une grande cuvette. C'était une tâche longue et fastidieuse que j'exécutais toujours à reculons. Je travaillais sans réfléchir, les mains poisseuses de sang et de plumes. Ensuite, je les plongerais dans l'eau ou les mettrais à mariner dans du vinaigre dans des récipients de tailles diverses, avant de les porter aux divers établissements, restaurants et hôtels, qui avaient passé commande.

Alors que je m'apprêtais à plumer l'oiseau que j'avais dans la main gauche, je sentis une palpitation imprévue contre ma paume. Je l'examinai. Le duvet brun sur sa poitrine se soulevait. L'aile droite frémit. J'eus soudain l'impression d'un poids très lourd, comme si je tenais un presse-papier. Les vibrations se propageaient à travers mon corps, le long de mes veines et de mon bras. Un tremblement horrible me secoua le thorax.

Nauséeux, je laissai tomber l'oiseau sur la table et je reculai mon tabouret. Je m'efforçai de respirer à fond. Sa poitrine se soulevait et se creusait plus nettement, à présent.

J'ai quatre ou cinq ans. Je marche avec mon père dans les prés en montagne. Il s'arrête pour cueillir des baies d'aubépine. Par terre, une tache de couleur vive m'attire l'œil : une bergeronnette printanière. À cet âge, je connais déjà les noms de certains oiseaux, indigènes ou migrateurs, grâce aux leçons de mon grand-père. Je les adore. Je les observe bâtir leur vie tout là-haut, dans les arbres et dans le ciel. Je rêve d'en attraper

un, de le tenir dans ma main, d'étudier de près son plumage et de déchiffrer ses couleurs fabuleuses.

Voilà enfin l'occasion que j'attendais ! Cette bergeronnette est immobile dans les ronces. Elle ne bouge pas à mon approche. Je la recueille au creux de mes paumes. En fait, elle est morte depuis si longtemps que son corps est complètement desséché. Je l'examine : le petit bec argenté, la queue et les rémiges primaires marron. Le menton, la poitrine, le ventre et le duvet sont d'un jaune éclatant comme je n'en ai jamais vu. La calotte, les poignets et le dos sont d'un jaune plus sombre, tirant sur le vert. J'étudie le sourcil et la ligne oculaire, les yeux ouverts sans vie, les barres alaires, le lore, les pattes pareilles à des brindilles. J'imagine que je tiens de l'or. Entre mes mains, je tiens de l'or pur.

Je dépensais peu. J'économisais pour pouvoir arrêter le braconnage. Mes voisins se figuraient que je vivais de la vente des asperges sauvages et des champignons, des herbes sauvages, des artichauts et des escargots – en fonction de la saison. Bien sûr, la cueillette était mon activité officielle, mais c'était de l'argent de poche. Ce n'était pas ça qui allait m'assurer un avenir. J'avais connu suffisamment de déboires financiers. J'avais besoin de protéger mes arrières.

Ça ne me plaisait pas de devoir mentir à Nisha. Je braconnais en cachette depuis longtemps. Ce n'était pas compliqué : quand je rentrais chargé de sacs rebondis, tout le monde supposait que je revenais d'une cueillette en forêt. Les gens ne posent pas beaucoup de questions par ici, et beaucoup de maisons sont vides, car personne ne souhaite habiter aussi près de la ligne verte. C'est un rappel de la guerre, de la division, des logis abandonnés et des vies perdues. Autant de sujets qu'on préfère oublier.

J'avais mes raisons pour louer un appartement dans ce quartier. C'était tranquille, la plupart des résidents étaient âgés et je savais que personne ne viendrait fouiner dans mes affaires. De plus, j'aimais m'asseoir sur le balcon en fin de journée, et écouter le bouzouki venant de chez Theo, regarder les vieux manger, boire et jouer aux cartes. Parfois, je me joignais à eux, mais la plupart du temps, je gardais mes distances. Il y avait plusieurs bars à filles dans le coin, et quand les hommes en avaient assez du restaurant, c'était là qu'ils finissaient la soirée.

Il y avait un établissement de ce genre au bout de la rue : Chez Maria. Les fenêtres étaient en verre dépoli ; un relent de sueur, de fumée de cigarette et de bière éventée s'échappait par les vieilles portes en bois. Vêtue d'une tenue noire moulante, la barmaid servait des quartiers de pommes, des cacahuètes, des olives et du houmous. J'y avais été deux fois, et uniquement parce que j'avais rendez-vous avec Seraphim.

Je contemplai l'oiseau, son bec qui s'ouvrait et se fermait, le tressaillement de ses plumes poisseuses. Je lui palpai le cou. La morsure n'était pas très profonde. Il me regarda droit dans les yeux et j'eus l'impression qu'il me disait : *Hé toi, sale tordu, je sais de quoi tu es capable.*

J'humectai mon index et le portai à son bec. Il ne but pas tout de suite, mais je maintins mon doigt là un moment. Au bout de quelques minutes, il s'approcha de la gouttelette et renversa la tête pour l'avaler. Je décidai de placer une serviette propre dans une petite boîte et de laisser l'oiseau se reposer. Je l'observai. Il se méfiait de moi et me surveillait d'un œil suspicieux.

Je me remis au travail et me retrouvai bientôt avec un sac-poubelle gonflé de plumes. Mon petit rescapé gisait toujours dans sa boîte, la respiration régulière, tandis que ses frères morts s'entassaient dans la bassine à côté de moi.

Je te croyais différent, avait dit Nisha.

Je remplis d'eau la bassine avec un tuyau et laissai les oiseaux tremper. Puis je plongeai le doigt dans un verre et l'approchai encore du blessé. Cette fois, il but immédiatement. Il semblait ne plus me considérer comme un meurtrier, ce qui était rassurant. Je renouvelai l'opération jusqu'à ce qu'il ait étanché sa soif.

Je te croyais différent.

Ma corvée achevée, je me préparai à dîner et je m'assis sur le balcon, guettant avec impatience les coups discrets de Nisha à la porte. Le plus souvent, elle attendait que Petra soit couchée pour se glisser dehors. L'escalier était à l'opposé de sa chambre, à gauche, derrière un grand figuier, si bien qu'elle ne pouvait pas le voir de sa fenêtre. Nisha préférait que notre relation reste secrète. Elle n'était pas autorisée à fréquenter un homme. En général, elle sortait vers 23 heures et restait quelques heures avec moi. Nous bavardions un peu et nous faisions l'amour avant de nous endormir. Son réveil sonnait à 4 heures. Elle se dégageait de mes bras, descendait dans le jardin et regardait le soleil se lever, assise dans le bateau. Je ne comprenais pas vraiment pourquoi elle ne regagnait pas tout de suite sa chambre, mais les moments passés seule dans cette vieille barque de pêche semblaient importants pour elle. Je ne cherchais pas à en savoir plus. J'éteignais et je me rendormais jusqu'au matin.

La nuit précédente, l'atmosphère était différente. Assis à côté des portes ouvertes du balcon, nous contemplions le ciel étoilé, bercés par les notes du bouzouki. Il faisait frais et elle s'était enveloppée d'un plaid. Elle était plus silencieuse qu'à l'accoutumée, préoccupée. Soudain, elle commença à

me raconter comment son grand-père s'était retrouvé avec un œil de verre.

Elle était en train de dire : « … et alors il l'a poursuivi avec une batte de base-ball… » quand je posai la bague sur la table devant elle.

Elle s'interrompit, la prit et la mit non pas à son doigt mais dans sa paume. Elle avait les yeux baissés, je ne les voyais donc pas, derrière l'écran délicat de ses cils.

– Veux-tu m'épouser, Nisha ?

Elle ne répondit pas.

– J'ai cette bague depuis un petit moment. Je voulais te demander cet été…

Je ne pouvais pas terminer ma phrase. Je n'avais pas le cœur à lui rappeler ce qui s'était passé deux mois auparavant.

– … et tu étais tellement malheureuse.

Elle acquiesça.

– Mais j'étais sincère.

Elle releva la tête. Les lèvres pincées. Le regard dur.

Elle ne me croyait pas.

– Nous pouvons toujours faire ce qui était prévu. Nous irons ensemble au Sri Lanka, chez toi. Nous irons chercher Kumari. Nous formerons une famille.

– Je t'ai aimé dès que je t'ai vu, murmura-t-elle.

Je tâchai de me rappeler notre rencontre. Que faisais-je ce jour-là ? Qu'avait-elle vu en moi ?

– Mais j'aimais mon mari aussi.

Les muscles de sa mâchoire se crispèrent, ses épaules et tout son corps se raidirent. Ses doigts se refermèrent sur la bague.

Sans un mot de plus, sans dire ni oui ni non, elle se dirigea vers la porte qui menait à l'escalier de pierre.

– Je faisais quoi, la première fois que tu m'as vu ?

Elle s'arrêta, mais ne se retourna pas.

– Tu donnais à manger aux poules.

– Je donnais à manger aux poules ?

Elle tourna la tête vers moi.

– Je pensais que tu étais différent.

Cette nuit-là, elle ne s'assit pas dans le bateau ; elle alla directement se coucher.

Vers 23 heures, je m'attendais à l'entendre frapper doucement à la porte. En général, elle appelait Kumari le dimanche soir, j'étais donc sûr qu'elle monterait. Elle parlait toujours à sa fille à l'aube, à cause du décalage horaire. Et elle préférait le faire de chez moi, car j'avais une tablette. Au moins, elle pouvait voir Kumari. Avant de me connaître, elles discutaient uniquement au téléphone. Pour leur laisser un peu d'intimité, je m'installais sur le balcon le temps de leur conversation.

Une fois, elle m'avait confié que cela lui permettait aussi de compartimenter ses deux mondes, à la fois distincts et en harmonie.

– Qu'est-ce que ça veut dire, au juste ? lui demandai-je un soir alors qu'elle venait de raccrocher.

Je m'allongeai sur le lit et elle me rejoignit.

– En bas, chez Petra, je suis la nounou d'Aliki. Mais quand je monte chez toi, quand tout le monde dort et que personne n'exige rien de moi, je me rappelle qui je suis vraiment. Je peux être une véritable mère pour ma fille.

Repensant à ce moment, je me préparai un café et je m'assis sur le balcon pour écouter le bouzouki. Je sortis l'oiseau de sa boîte et le tins dans ma main. Il n'avait pas très envie de rester là, mais il finit par s'endormir, sa respiration lente et régulière, son petit corps se dilatant et se relâchant. À son réveil, je lui donnai encore à boire sur mon doigt.

Une heure s'écoula sans que Nisha se manifeste. À minuit, je décidai de descendre et de frapper à la porte de sa chambre.

Sur la dernière marche, je trébuchai. C'était l'un des chats de gouttière, le noir aux yeux bicolores. Je me rattrapai à une petite table de jardin pour ne pas tomber. Elle bascula. Une tirelire appartenant à Petra chuta et se brisa en mille morceaux. Lorsque je vis sa chambre s'allumer, je remontai à toute allure et fermai la porte sans bruit.

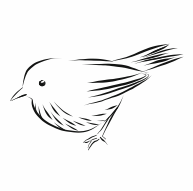
Je passai une nuit blanche. Je pensais à Nisha.

Où était-elle ?

L'avais-je effrayée ?

Je te croyais différent.

Je restai assis sur le balcon avec le passereau jusqu'au lever du soleil. Je le vis apparaître derrière les immeubles à l'est. Plus loin, j'imaginai les rayons illuminer la mer. Alors le petit oiseau gonfla ses poumons et chanta.



Le lac rouge de Mitsero reflète le soleil couchant, le capture et le retient, bien qu'il ait disparu derrière l'horizon.

Lac rouge, lac toxique, lac de cuivre. Les parents racontent des histoires aux enfants. Ne vous approchez jamais du lac rouge de Mitsero ! Il est question de galeries souterraines où les hommes rampaient comme des animaux et mouraient dans le noir. N'allez pas au lac rouge de Mitsero ! Courez tant que vous voulez sur les sentiers poussiéreux et dans les champs – à condition d'éviter les serpents et les frelons –, mais, quoi que vous fassiez, ne vous approchez pas de l'eau.

Par cette journée de fin octobre, un lièvre gît sur les roches au bord du cratère. La mort est si récente qu'il est encore intact. Le vent le caresse à rebrousse-poil. Ses empreintes sont visibles dans le sol à côté. Il ne porte aucune trace de blessure ; on dirait qu'il a simplement épuisé ses réserves vitales. Bientôt il retournera à la terre, mais en attendant il est exposé là, arrêté en pleine course, comme si, jusqu'au

bout, il espérait aller un peu plus loin – mais n'est-ce pas notre cas à tous ?

C'est une vision féerique. L'eau est teintée par le cuivre qui suinte du sous-sol. Un legs des anciennes mines. Lorsque l'exploitation a cessé, il est resté un cratère, qui chaque année, à l'approche de l'hiver, se remplit. Après l'orage, des rivières jaunes et orange ruissellent dans le lac rouge, créant ce somptueux coucher de soleil.

Pourquoi pas un lever de soleil ?

Parce que c'est la promesse d'un jour nouveau.

Le coucher de soleil, lui, annonce le silence et l'obscurité de la nuit. Le lac est suspendu au bord des ténèbres.

6

Petra

Je me réveillai à 6 h 30. Nisha devait s'être douchée, et elle était sortie au jardin, ses longs cheveux encore humides, pour cueillir des oranges et ramasser des œufs frais au poulailler, qu'elle préparerait au plat ou à la coque. Quand nous avions des fleurs de courgettes ou des herbes sauvages, elle les jetait dans des œufs brouillés, avec beaucoup de citron et de poivre. Le petit-déjeuner préféré d'Aliki.

Ce matin, pourtant, il n'y avait pas trace de Nisha dehors. Un filet de brume argenté s'attardait sur les feuilles, comme si le jardin avait poussé un soupir. Les pièces de monnaie éparpillées scintillaient au soleil.

À la table de la cuisine, jambes ballantes, Aliki jouait sur son iPad, encore en pyjama. Ses cheveux dénoués tombaient devant ses yeux. D'habitude, à cette heure, ils étaient coiffés et retenus en queue-de-cheval, et elle terminait son jus d'orange, déjà vêtue de son uniforme scolaire.

– Où est Nisha ?

Aliki leva la tête un instant et haussa les épaules.

– Tu as mangé ?

Elle fit signe que non. Je vis passer une lueur d'hésitation dans son regard. Je crus qu'elle allait parler, mais elle s'avachit seulement sur sa chaise.

J'allai dans la chambre de Nisha. Elle n'était pas là. Son lit n'était même pas défait.

Je rejoignis Aliki dans la cuisine.

– Si tu allais t'habiller pendant que je prépare le petit-déjeuner ? Puis je t'emmènerai à l'école, dis-je d'un ton aussi enjoué que possible.

Elle se leva à contrecœur, mais obéit. Pendant qu'elle était dans sa chambre, j'appelai plusieurs fois sur le portable de Nisha, mais je tombai sur sa messagerie.

– Nisha ? Où es-tu ? Rappelle-moi.

Je fis bouillir des œufs et griller du pain, puis j'ouvris tous les placards, me demandant où Nisha rangeait la confiture de figues. Je me sentais gagnée par l'irritation. Je ne m'inquiétais pas encore.

Aliki avait plus de flair que moi. Après avoir écalé les œufs et mis la table, ne la voyant pas revenir, j'allai dans sa chambre. Je trouvai ma fille en larmes devant le miroir. Elle s'était habillée, mais n'arrivait pas à coiffer sa tignasse indisciplinée. L'élastique était emmêlé dans un paquet de nœuds.

Je lui dis de s'asseoir sur le lit et je dégageai précautionneusement l'élastique. Puis, avec une large brosse, je tâchai de réunir ses cheveux sur le haut de son crâne, comme Nisha. Mais ses boucles ne cessaient de s'échapper – quand je relevais un côté, l'autre glissait et retombait.

Je la sentais s'agiter, mal à l'aise et impatiente.

– Tu sais quoi ? Tant pis pour la queue-de-cheval. Essayons autre chose.